

João Domingues

Université de Coimbra – Centre de Littérature  
portugaise (CLP), Portugal

- *Lumières d'Albert Camus*. 2012. *Enjeux et relectures*. Cabral, Maria de Jesus ; Santos, Ana Clara ; Dussert, Jean-Baptiste (org.). Paris : Éditions Le Manuscrit, « Exotopies ».

*Lumières d'Albert Camus* est le premier volume de la nouvelle collection « Exotopies » de l'APEF (Association Portugaise d'Études Françaises) publiée chez Le Manuscrit, Recherche - Université, Paris 2012. Dans ce volume, dit-on dans la Préface, il s'agit « de s'aviser de l'exceptionnelle variété et actualité de l'œuvre » (p. 8) camusienne. Rassemblant une suite de regards « étrangers », que l'on sépare ici en trois parties - 1. Idées de Camus ; 2. Le dramaturge ; 3. Camus adapté -, cet ensemble de relectures de textes fondamentaux de l'auteur présente, sous la direction de Maria de Jesus Cabral, Ana Clara Santos et Jean-Baptiste Dussert, de quoi faire réfléchir à un vaste public, chercheur ou simple admirateur de Camus. Ce volume constitue une source de regards polychromes sur les idées de l'auteur d'abord, mais aussi sur la réception, voire adaptation de ses textes. *Lumières d'Albert Camus* nous offre, dans un langage à la fois exact et simple - propre à des travaux qui visent à la fois la présentation des recherches et leur divulgation -, bon nombre de regards nouveaux sur l'œuvre de Camus, chez qui, comme on sait, il s'avère souvent difficile de distinguer ce que l'on doit à l'écrivain artiste et penseur, et ce qui appartient plutôt au citoyen engagé en son siècle.

**1. Idées de Camus.** Pour Camus, l'Europe communierait d'un « destin et d'un dessein », car il compte sur la solidarité des peuples qui la composent, observe Jeanyves Guérin ; mais celle-ci n'a pas joué et la guerre éclata. Rêvant d'un nouvel ordre international, notre auteur croyait que l'heure était « aux solidarités et aux synergies » (p. 17), pour la construction d'une « Europe neutre, pacifiste et socialiste » (p. 18). Après, la guerre froide a commencé, mais, toujours selon Jeanyves Guérin, Camus n'arrête pas d'esquisser tant soit peu, ici et là, le scénario de la construction européenne, unie mais diverse, ouverte aux coopérations, enfin songeant à la construction de ce qui devrait être, comme objectif lointain, « les États-Unis du monde », sous une démocratie « qui fait corps avec les droits de l'homme, pas avec l'économie de marché », où « les hommes doivent [justement] passer avant les marchandises » (p. 31), c'est encore Jeanyves Guérin qui le

souligne. Quoique reconnaissant la valeur de son témoignage, réel et profond, nous ne sommes pas à même d'affirmer que la pensée camusienne sur l'Europe puisse éclaircir grand-chose sur notre présent ; mais regrettons, avec Jeanyves Guérin, qu'il n'y ait plus, en France ou ailleurs, d'intellectuels de cette envergure pour éclairer notre avenir.

Tout en abordant les questions du colonialisme et de la guerre d'Algérie, Fernando Gomes trace dans son article la trajectoire de la pensée d'un Camus qui s'inquiétait d'avantage de la condition humaine de son peuple que des idéologies ou des oppositions entre les « Prospéros » et les « Calibans ». « Crainte et attraction sont, selon Homi Bhabha (1994 : 95), des caractéristiques de l'ambivalence du discours colonial qui définissent la relation colonisateur/colonisé vue par Jacques » (p. 140), dans *Le premier homme*, observe Fernando Gomes ; l'ambivalence du héros, dit-il, « fonctionne » dans le récit comme miroir incontournable de l'auteur, double d'un Camus revendiquant toujours son « algérianité », sans pour autant cesser d'être Français (p. 145).

Pour Sofia Chatzipetrou, Camus, au carrefour de plusieurs arts ou savoirs, auteur de romans, d'essais, mais aussi de théâtre et même metteur en scène, se nourrit profondément de la pensée grecque, notamment en ce qui concerne la dialectique entre la constatation de l'absurde et sa foi humaniste. Chez lui, précise-t-elle, « l'absurde n'est pas une conclusion ; au contraire, il constitue le commencement, c'est la prise de conscience de cette rupture 'catalytique' entre l'homme et le monde » (p. 49). Toujours exploitant les racines grecques de la pensée camusienne, l'influence du néoplatonisme que Jean-Baptiste Dussert entrevoit chez cet auteur nous semble vouloir montrer que Camus, pessimiste quant à la destinée de l'homme, ne cesse pour autant de manifester son sens de solidarité, son amour pour la justice, croyant à la dignité humaine et à la valeur intrinsèque de la vie, malgré les contradictions existentielles quelles qu'elles soient. Toujours en quête de spiritualité et nullement marxiste<sup>1</sup>, Camus s'était composé un humanisme assez original où « le communisme ne prenait part qu'en tant que *praxis*, dans le double contexte de la montée des fascismes et du devenir des empires coloniaux » (pp. 64-65). Quant à l'idée d'exil dont parle Camus, on le voit, on le comprend ; par contre, le royaume auquel il aspire n'est qu'une nébuleuse assez floue dans ses textes, quelque part entre la révolte et le combat ; ou est-ce plutôt la nostalgie typiquement grecque - et, une fois de plus, « l'inspiration de 'la source grecque' chez Albert Camus » (p. 75) - de la patrie lointaine ou perdue mais toujours recherchée, qui est d'ailleurs le propre de la rêverie de l'esprit et du désir de l'âme ? Quoi qu'il en soit, là-dessus Jean-Paul Larthomas tient à préciser que, pour Camus, ce royaume « est tout entier de ce monde » (p. 80), et que, sentant les choses en philosophe et les pensant en

artiste, tout comme Simone Weil (cf. p. 95), il ne fait que nous replacer « en face du monde » (p. 96) ; et malgré ses brillantes réflexions sur Sisyphe « le prolétaire », Prométhée « l'homme révolté » et Némésis « la Nécessité ou le Destin », il ne nous semble pas avoir éclairci d'avantage le sujet. Par contre, tout en débitant une pensée beaucoup plus claire, Thierry Laurent explique simplement les rapports de Camus avec les communistes et n'hésite pas, lui, à affirmer que « Camus est avant tout un défenseur du droit » et « un combattant pour les droits de l'homme » (p. 131) ; c'est peut-être par là qu'il rêvait d'un royaume ...

Par des sentiers assez différents, Maria Luísa Malato nous conduit à travers les textes de Camus construisant une curieuse étude sur une intéressante opposition entre la notion d'Eden et celle d'Utopie. Pour Malato, chez Camus « l'Eden est la conscience des sens et l'Utopie leur oubli » (p. 151) ; et si « l'Eden signifie la possibilité », l'Utopie signifie « communément l'impossible » (p. 157). Le récit de l'Eden est écrit chez Camus à l'envers, dit-elle, puisqu'il est « l'écriture de l'Exilé qui n'oublie pas son Royaume » (p. 169), un Eden peut-être un peu égoïste ou solitaire, certes, mais à la manière des îles grecques, c'est-à-dire sachant que, sous la mer, elles se trouvent toutes liées. Or c'est ce lien indélébile, qu'il reconnaît entre tous les hommes, que révèle son « 'humanisme têtu, étroit et pur', dont Sartre se moquait, en parlant d'un étrange écrivain pour qui le Paradis 'c'est les autres' » (p. 170).

Enfin, Aurélie Palud nous propose de voir *La Peste* de Camus comme une œuvre moderne. Malgré les réticences de voix aussi retentissantes que celles de Jean d'Ormesson et d'Alain Finkielkraut (pp. 99-100), elle considère ce roman absolument actuel dans notre ère postmoderne pour plusieurs raisons : cette allégorie est souvent interprétée comme « image de l'Occupation nazie mais aussi [...] comme symbole de toute forme de barbarie » (p. 112) de tous les temps ; « [c]omme le récit contemporain, le texte de Camus pose des questions, plus qu'il n'y répond. Le doute s'y lit, rien ne va de soi, surtout pas la prétendue limpidité de la morale de Camus » (p. 117).

**2. Le dramaturge.** Auteur de tragédies, Camus est aussi, d'après l'étude de Maria de Jesus Cabral et Hermínia A. Laurel, l'auteur d'un tragique par-delà la tragédie ; en effet, c'est aussi dans le roman que « l'expression du tragique prend un *déplacement avantageux* » (p. 203). L'absurdité du monde ou l'incompréhension de l'homme par l'homme est aussi tragique chez Meursault que la révolte (oh ! combien lucide) de Caligula dans la pièce éponyme. Ayant élargi le sujet avec le cas de Malraux, on trouve dans leur texte un bilan fort clair : aux confins de la littérature et rejoignant le réel - qu'il soit individuel dans *L'Étranger*, ou collectif dans *La condition humaine* -, ce tragique, moins sublime que celui de la

tragédie grecque, certes, mais peut-être plus authentique, est un tragique propre à l'histoire : émanant de la conscience humaine, il émerge face à la « troublante étrangeté du monde moderne » (p. 211). Mais est-ce du « tragique pensé » ou du « tragique vécu » ? Est-ce possible que l'un existe sans l'autre ? Et pourrait-il y avoir de l'absurde sans révolte de la conscience qui le « réalise » ? Les auteurs n'y répondent pas. Elles ont préféré revenir sur le « tragique par-delà la tragédie » et observer, en guise de conclusion, que chez Camus comme chez Malraux, il peut même être interprété comme « éloge de l'humain » (p. 212). Immiscé dans l'histoire des hommes, donc imbus d'historicité, le tragique ne sera peut-être pas éternel (la question n'a d'ailleurs aucun intérêt), mais il est sûr qu'il demeurera parmi nous tant que subsistera, sur terre ou ailleurs, un spécimen de l'*Humana gens* tel qu'on la connaît.

« La lumière » faite par Véronika Altachina sur l'adaptation des *Possédés* nous met face à ce pouvoir créatif de l'artiste de théâtre que fut Camus, mais aussi face au Camus penseur et citoyen hautement séduit par Dostoïevski qui était pour lui « le vrai prophète du XXIème siècle » et chez qui Camus a aimé « celui qui a vécu et exprimé le plus profondément notre destin historique » (p. 33). Quant au texte d'Ana Clara Santos, il nous présente ce même Camus artiste de théâtre, mais lu, puis traduit et adapté à la scène au Portugal pendant la période de la dictature, mettant en relief sa « conscience libertaire » abondamment exprimée dans ses pièces.

**3. Camus adapté.** En guise d'épilogue, ce volume nous présente une étude de Dalila Harir qui met en relief surtout le grand souci de justice révélé dans l'adaptation de *L'Hôte* en Bande dessinée par Jack Ferrandez ; une justice que parfois les lois brident plus qu'elles ne protègent. Tout en nous transportant au cœur même de la nouvelle, le dessinateur nous permet de vivre « cette histoire et même pour une part l'Histoire de l'Algérie » (p. 234).

D'exotopie en exotopie et comme à mi-chemin entre « littérature-pensée » et « littérature-art », pourrait-on se frayer encore d'autres chemins identifiant de nouveaux enjeux et de nouvelles (re)lectures des textes camusiens ? L'idée n'est pas à exclure.

#### Note

1. Faut-il rappeler ici qu'il dénonce également toutes les idéologies meurtrières, aussi bien le nazisme que le marxisme, qui étaient pour lui des « utopies » également « absolues », ou son affirmation péremptoire en 1948 dans le journal *Caliban* : « Je n'ai pas appris la liberté dans Marx, je l'ai apprise dans la misère ».